



Cyprien Ruffieux, « Tobi di-j-èlyudzo »

né en 1859 à Crésuz (Gruyère), décédé le 16 juillet 1940, à La Tour-de-Trême, l'un des fondateurs et premier président de l'Association gruérienne du costume et des coutumes, président d'honneur de la Fédération cantonale. Il fut instituteur, puis professeur à l'École normale d'Hauterive. Auteur de récits patois, pétillant de cette malice qui lui fit choisir pour pseudonyme « Tobie des éclairs », il collabora au «Glossaire des patois de la Suisse romande » et composa plusieurs mélodies, dont la savoureuse « Choupâye ». Son œuvre restera vivante dans le pays.

Cyprien Ruffieux (24 décembre 1859 - 17 juillet 1940)

Ce qu'Otto von Greyerz fut pour Berne et la Suisse alémanique, Cyprien Ruffieux le fut pour la Gruyère. Ces deux patriotes, ces deux artistes, ces deux créateurs, qui ne se sont jamais vus, s'animaient d'un même esprit et nous quittent la même année.

Aucune analogie dans leur formation, dans leur génie. Le Bernois protestant, fils de pasteur, le Fribourgeois catholique, organiste de son église, avaient néanmoins l'un et l'autre le goût de l'enseignement. De plus, quelques gouttes de sang les apparentaient si, comme il est certain, la famille de Greyerz est issue de Gruyère.

Celle des Ruffieux appartient au village de Crésuz, où ses traces remontent à l'an 1408. Aux siècles qui suivirent, elle occupa les premières charges communales, compta de nombreux prêtres, des juristes, des médecins dont le labeur probe n'enrichissait guère que l'esprit. Celui-ci vint à flot jusqu'à Cyprien. Crésuz, où il est né le 24 décembre 1859, est perché sur les hautes pentes de la Jogne, non loin du donjon de Montsalvens. Les maisons y sont de bois ; les habitants y soignent leur bétail. L'enfant courut derrière les chèvres, il estiva sur l'alpe et cueillit ses plus beaux souvenirs avec les « roujé di vani » (les roses des vanils) qu'en un charabias vaguement scientifique l'on nomme rhododendrons. Origine de son amour et de ses œuvres, il fut « bouébo dè tsalè ».

Son intelligence se remarqua vite. A moins de vingt ans, il devenait instituteur à la Tour-de-Trême où il vint d'expirer. En 1884, il était appelé à l'École secondaire de Bulle, en 1888 à l'École normale d'Hauterive, pépinière des futurs pédagogues. Il y enseignait l'allemand et la musique. Lorsqu'en 1907, il prit sa retraite, ce fut pour revenir à La Tour et y ouvrir un pensionnat de jeunes gens que ferma la guerre de 1914. Il accepta dès lors les fonctions d'officier d'état-civil et de greffier de la justice de paix. Durant soixante et dix ans, il exerça celles de chantre, commencées au temps où il n'avait pas encore sa voix virile, et prolongées jusqu'au jour où elle se cassa. Son zèle pour le chant sacré, sa fidélité au culte divin lui valurent du Saint-Père la médaille d'or *Bene merenti*. Père de quinze enfants, Cyprien Ruffieux leur apprit ce qu'il avait appris lui-même, à vivre, et à vivre droitement, et à fonder de nouveaux foyers. Plus de soixante descendants directs se réunirent naguère pour le fêter ; la photographie qui en garde le souvenir, il la montrait avec plus de fierté que le plus chargé des arbres généalogiques. C'en était un d'ailleurs.

On devine que Ruffieux ne travailla point dans le silence, dans la sécurité du lendemain. Mais une

verve, imprégnée de tendresse pour ses montagnes et les gens qui les peuplent, le poussait. Sa rencontre avec le peintre Joseph Reichlen, allait être féconde. Cet artiste gruérien au crayon sûr, à l'infatigable pinceau, fut un patriote averti. En publiant la *Gruyère illustrée*, ouvrage d'envergure que nul n'oserait entreprendre aujourd'hui, Reichlen sut rallier une phalange enthousiaste. Joseph Bovet, alors jeune abbé, Cyprien Ruffieux, furent d'entre ses collaborateurs musicaux. Ils recueillirent de vieilles chansons, patoises ou françaises, et en composèrent de nouvelles. On doit à Cyprien deux productions charmantes, *La Vilyè filyè* et *La Choupâye*, devenue l'une des plus populaires et des plus aimées.

Et sa plume se mit à courir ; il avait compris la beauté de la langue maternelle, le *patè gruérin*. En trouvant sa voie, il marquait la nôtre. Cette langue, apparentée au français, mais parfaitement distincte, parlée par toute une population alpestre, est seule capable d'en exprimer l'âme. D'emblée en relation avec les linguistes qui composaient le *Glossaire des patois de la Suisse romande*, il aperçut la nécessité d'adopter une graphie pratique. Il était impossible de pasticher les formes françaises, vu la différence des étymologies et des sons ; il était impossible aussi d'adopter le système des philologues romanistes que l'imprimerie ne reproduit qu'avec peine. Il choisit donc une écriture phonétique dont il précisa les données. A quelques variantes près, elle est celle dont se servent actuellement tous les auteurs. Pourvu de l'outil, il collabora à plusieurs journaux locaux. Il dirigea même à ses débuts la *Feuille d'Avis de Bulle*. Son premier volume parut en 1906 sous le titre *Ouna fourdèra di-j'èlyudzo* (une brassée d'éclairs ; plus exactement : un tablier plein d'éclairs) où il adopta le pseudonyme auquel il tenait tant et dont la plupart le désignent: *Tobi di-j'èlyudzo* (Tobie des éclairs). On comprend en patois, mais en français, il faut l'expliquer, que l'éclair est synonyme de trait d'esprit. L'un de ses élèves vient à sa mémoire de composer un poème qui se termine par ce vers:

« Né he pâ vo, chi ke fajè lé j'èlyudzo ? »

N'est-ce pas vous qui faisiez les éclairs ?

Mèhlyon-Mèhlyèta (Méli-mélo) parut en 1930 et contient pièce de théâtre (Goton) « contes, farces, historiettes, bons mots, poésies », ainsi que le dit son auteur, avec bonhomie. C'est vrai, et c'est bien tout. Le charme de Tobi était bonhomme ; il ne se voulait pas *grand homme*. Sa modestie était naturelle. Et lorsqu'il écrivait, c'était par plaisir. Il aimait le rire, le sourire. L'idée d'une œuvre immense lui était étrangère. Il se pourrait cependant qu'il l'ait édifiée en ne s'en doutant pas.

Il faudra bien un jour donner au lecteur le sentiment des merveilles que renferme le patois et ce sera pour lors l'occasion de citer Tobi. Mais il reste à dire ce qu'il fut pour notre cause.

Lorsque, voici douze ans, se fonda l'*Association gruérienne pour le costume et les coutumes*, ses animateurs se portèrent unanimes vers lui pour qu'il en acceptât le patronage. A celui qui rédige ces lignes échet l'honneur de lui offrir la présidence. Sa réponse le dépeint en entier:

« S'il vous faut un vieux portrait pour suspendre à la paroi, j'accepte ; mais vous ferez l'ouvrage. »

On savait que le « vieux portrait » était parlant; nous n'en demandions pas davantage. Dans chacune des fêtes, où l'Association marcha de triomphe en triomphe pour donner naissance à la *Fédération fribourgeoise du Costume et des Coutumes*, Tobi, en capette et en bredzon, plus jeune que tous les

jeunes, retroussait ses manches, fumait sa pipe et . . . parlait. Que de mots charmants n'a-t-il pas prononcés, que de poèmes n'a-t-il composés dans son patois mélodieux ! « Quand je mourrai » avait-il dit, « je veux être tourné face au Moléson et en mon habit d'armailli. » Il fut fait selon ses volontés, dûment couchées sur son testament.

Avant de le porter au champ du repos, nombreux furent ceux qui, dans la chambre mortuaire de sa simple maison, agitèrent le buis béni sur le vieillard décharné, coiffé de sa capette et vêtu du bredzon, qui, dans ses mains raidies, tenait le crucifix et quelques « bal'éthèlè » (« belle étoile », l'edelweiss).

Aucune autre fleur ; il n'en voulait pas ; une seule couronne de sapin aux rubans rouge et blanc (Gruyère), noir et blanc (Fribourg), fut posée sur le cercueil, au moment où le président de la Fédération, en costume national, M. Joseph Yerly, prononça au cimetière de La Tour, l'oraison funèbre en gruérin. Les drapeaux les plus vieux du comté s'inclinèrent, les armaillis, les Gruériennes, les Fribourgeoises passèrent une dernière fois auprès de leur chef endormi, tandis que le *Ranz des vaches* retentissait en un suprême hommage. La Gruyère pleurait.

Henri Naef.

*Source : Costumes et Coutumes, revue de la Fédération nationale des Costumes suisses
Olten, août 1940*

[Généalogie de Cyprien Ruffieux](#)

www.deleze.name/antoinette/Genealogie/Ruffieux/ng/27.html